

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PERSÉCUTION DU CZAR DE RUSSIE CONTRE LES

CATHOLIQUES

(Traduit de l'Anglais.)

“ Le temps de la chevalerie n'est plus. ” s'écria Edmand Burke ; “ et Dieu merci, ” s'écrie le docteur Henry Patterson, dans une éloquente lecture sur cette époque. Je ne peux m'empêcher, nonobstant les graves défauts de ce temps tels que démontrés dans la lecture précitée, je ne peux m'empêcher de regretter avec le grand Burke que l'époque de la chevalerie ne soit plus, principalement par rapport à la tyrannie systématique et lâche qu'exerce l'autocrate du Nord, non seulement sur ses voisins indépendants, mais encore sur ses propres sujets qui sont pauvres, innocents et inoffensifs, sur des femmes et des ecclésiastiques sans appui. Beaucoup de ses sujets, pour les meilleures raisons, ont jugé convenable d'embrasser la religion catholique dans laquelle ils ont été élevés ; ils ont jugé convenable de ne pas reconnaître le czar leur chef spirituel ; ils ont jugé convenable de continuer de correspondre avec l'évêque de Rome, que seul ils reconnaissent pour le chef de leur religion. Pour cette offense, on les traite comme un vil troupeau ; on les traîne dans les rangs de l'église Russo-Grecque, pour les forcer à recevoir pour pasteurs des hommes dont ils rejettent la doctrine comme hérétique, et dont ils regardent les mœurs comme abominables. Les légitimes pasteurs de ces peuples persécutés sont arrachés à leurs troupeaux, revêtus comme des criminels, et ensevelis dans les mines du despote, malgré leurs remontrances qu'on n'écoute point ; malgré leur innocence que l'on méconnaît. Et si, en se rendant à leur éternelle prison, à leur vivant tombeau, ces longues files de malheureux font entendre leurs plaintes, leurs gardes inhumains se rient de leur infortune—leur courage défaillant est stimulé et réveillé par les lances aiguës de ces sauvages païens, les cosaques. Les récluses des couvents ont le même sort. Dieu ! quand j'y pense ! Possibles, innocentes, pleines de simplicité et de beauté, elles sont arrachées de leur sainte retraite par une soldatesque brutale et inhumaine ; elles sont dépourvues de leur costume religieux et modeste, exposées à la moquerie et aux insultes des criminels, des scélérats, et des surveillants de travaux publics, contraintes à travailler dans l'eau jusqu'au genou, à laver, à rouler des pierres énormes, à plier leurs dos faibles et déchirés sous des monceaux de mortier ou de brique ! ouvrage que ne pourrait exécuter que les hommes les plus endurcis au travail ! Mais ce n'est pas encore tout. Ces pauvres femmes, à cause de leur continuelle obstination, ou plutôt à cause de leur héroïque loyauté envers leur religion, sont exposées aux coups de fouet, et peut-être ce qui est infiniment pire, à la torture ! Et tout ceci se passe presque dans le centre de l'Europe, dans l'empire et par l'ordre de celui qui se glorifie d'être nommé le civilisateur du Nord ?

Ceci doit-il être souffert ? ceci doit-il être toléré par les hommes de la chrétienté ? Ce n'est pas assez que ce despote ait abattu et décimé la Pologne catholique. Ce n'est pas assez qu'il soumette sans réclamation les hordes demi-sauvages du Nord de l'Asie, dans le dessein d'avoir assez d'instruments obéissants pour exécuter ses projets sur les libertés de l'Europe. Ce n'est pas assez qu'il essaie par force ou intrigue à réunir sous son aile tous les individus de l'église Grecque épars dans l'empire Ottoman, dans le dessein de renforcer ces projets. Ce n'est pas assez qu'il jette les fondements de cet Empire universel, en méprisant insolemment les représentations des autres gouvernements. Tout cela n'est pas assez pour tirer de son assoupissement le reste de la chrétienté. Il commence maintenant à construire ce qu'il a été si longtemps à fonder. Il doit d'abord éteindre la dernière étincelle de sentiments indépendants dans son propre empire, avant de faire des expériences semblables sur les nations voisines et encore libres. Dans l'année de notre rédemption mil huit cent quarante-cinq, il a commis des atrocités contre des milliers de pauvres catholiques, contre des centaines de prêtres sans appui, contre des religieuses encore plus dépourvues d'appui, et ces atrocités, si elles eussent été commises dans le second siècle, sous les empereurs païens de Rome, auraient fait surnommer les victimes martyrs et confesseurs, et lui, l'auteur de tous ces maux, eût été placé dans l'histoire à côté des Néron et des Domitien. Nous avons les livres qui racontent les actions de ces premiers saints et martyrs. On cite dans nos liturgies les noms de quelques-uns de ces défenseurs de la foi. Nous lisons le récit de leurs souffrances, et dans notre indignation, nous regrettons presque de ne pas avoir vécu dans ces temps pour avoir tiré vengeance de ces tyrans. Ce-

pendant ici, de nos jours, en cette même année, des châtimens non moins horribles sont infligés, avec toute la froide délibération d'une politique d'Etat, à ces chrétiens nos frères, par un homme qui vit en Europe, règne sur la moitié de l'Europe, et par ses actions démontre clairement l'intention de subjuguier l'autre moitié. Et ces atrocités sont commises à la portée des épées de la chevalerie Européenne ! Chevalerie ? Il n'y en a point là ! Il fut un temps où il n'en était pas ainsi, quand la badine-insolence de quelques officiers Sarrazins, qui, aux portes de Jérusalem, arrachaient la barbe à quelques pèlerins chrétiens, était suffisante pour appeler aux armes toute la chrétienté, pour précipiter sur l'Asie la moitié de la chevalerie d'Europe, afin de châtier cette insolence, et de procurer aux chrétiens leurs frères, non seulement à ceux qui vivaient dans la Terre-Sainte, mais encore à ceux qui la voulaient visiter, le libre exercice des sentiments et des observations de leur religion. Mais on pourrait dire que la politique aussi bien que les sentiments fraternels pour leurs frères opprimés de l'Est, porta les chefs des gouvernements féodaux de l'Ouest de l'Europe à se précipiter dans les croisades. Accordé. Les Sarrazins tendaient alors, comme les Russes aujourd'hui, à fonder un empire universel.

Et les chefs chrétiens du moyen âge se montrèrent aussi braves qu'ils étaient fraternels, et aussi sages qu'ils étaient braves, en arrêtant les progrès des Sarrazins, en châtiant leur insolence et leur cruauté, et en acquérant pour leurs frères les droits de la conscience et de l'humanité. Est-ce que le danger, qui menace les libertés viviles et chrétiennes du Sud de l'Europe, est moindre parce que c'est le czar qui fait une aussi grande entreprise, que celle qui les menaça, ces mêmes libertés, à la fin du onzième siècle, lorsque le Sarrazin étendait son empire de tous côtés ? Quiconque peut comprendre l'histoire de cette époque, et les signes évidents du temps actuel, dira “ non ! ” Est-ce que les insultes faites par les Sarrazins aux pèlerins de la Terre-Sainte provoquaient d'avantage, révoltaient plus nos sentiments d'humanité, que les sanglantes cruautés exercées, par ordre du czar, sur nos frères, ces pauvres catholiques de la Russie, sujets vertueux et inoffensifs ? non ! Les insultes et les châtimens du Sarrazin sont des actes de liberté, si on les compare avec les cruautés exercées sur les pauvres religieuses de la Pologne. Si, dans les rois actuels du centre et du sud de l'Europe, il se trouvait une étincelle de sagesse qui pût s'étendre au delà d'une utilité misérable et passagère, ces monarques comprendraient tout ceci ; et s'ils n'avaient même qu'une seule étincelle de cet ancien esprit catholique et chevaleresque qui autrefois anima leurs aïeux, ils agiraient. Une prudence politique seconderait leur zèle généreux ; ils s'organiseraient ; ils feraient un appel à l'ancien courage de leurs peuples, et, se reposant sur lui, ils apprendraient à ce fier tyran à gouverner ses peuples avec justice et douceur, ou à quitter pour jamais le diadème et la pourpre.

Qui lui a donné le pouvoir immense qu'il exerce aujourd'hui sur ce territoire immense, sur ces millions d'hommes ? Ce n'est pas Dieu, certainement. Ce fut l'épée d'un conquérant sans pitié. Nous avons trop longtemps consenti à cette prétention deshonorante, spécialement lorsque les conquérants usaient avec modération du pouvoir ainsi acquis. Mais lors même que nous serions assurés que le Tout-Puissant donna originairement ce pouvoir ; cependant, si celui qui l'exerce cesse de s'en servir pour la fin légitime du gouvernement, pour l'avancement de la justice, il devient alors convenable de le lui arracher, et de le donner à d'autres avec des garanties telles que les peuples puissent avoir les droits communs de l'humanité. C'est là un principe admis par tous les juristes politiques. C'est un principe admis aussi par les théologiens depuis le temps de Thomas d'Aquin. Si le pouvoir, émané originairement de Dieu, cesse d'être pouvoir par l'abus que l'on en fait ; à plus forte raison, il doit cesser d'exister, si l'on abuse d'un pouvoir acquis par l'épée. Prêché-je donc une croisade contre le czar ? Oui, je la prêche, une croisade d'opinion, de remontrances, de négociations, et si ce n'est pas suffisant, alors l'épée ! Si la justice de Dieu et des hommes demandant que de petits malfaiteurs soient punis, par quelle raison les grands malfaiteurs demanderaient-ils exemption d'une règle si universelle ? Mais comme il n'existe pas de simples tribunaux judiciaires qui aient une juridiction assez puissante pour châtier d'aussi grands criminels, et comme tous les hommes justes abhorrent et anathématisent la doctrine qui enseigne qu'il est selon les lois d'assassiner les tyrans, le seul moyen est la guerre, instrument terrible dont se sert le Créateur du monde pour punir les nations et les rois impies. Je maintiens la proposition que la chrétienté ne devrait tolérer

aucune grande injustice nationale qu'elle pût prévenir, que ce fût en dedans de ses limites ou au delà, que ce fût une puissance catholique ou protestante, grecque ou mahométane, ou tout autre qui commît cette injustice. Si notre justice n'excède pas celle des Scribes et des Pharisiens, notre foi a été sans efficacité. Je soutiens que c'est le devoir de tout chrétien de faire son possible pour défendre, et, s'il est besoin, de renforcer, autant qu'il le peut, par les moyens admis ordinairement, les prétentions bien fondées de justice. Il fut un temps où le chef et les plus illustres membres de la chrétienté s'efforçaient de faire triompher cette doctrine :—quand, à la voix du Souverain-Pontife, ce faible vieillard, l'épée de l'injustice tomba des mains nerveuses du tyran, ses myrmidons l'abandonnèrent, et il devint un banni—quand les représentations d'un paysan outragé de Normandie étaient suffisantes pour engager les chevaliers tout hardis de ser de Guillaume le Conquérant à chercher pour leur chef renommé un autre lieu de sépulture que la superbe cathédrale qu'il avait érigée sur la terre ravagée du paysan. Mais ce temps est passé. Le chef de la chrétienté n'exerce plus ce pouvoir. Il est retourné au peuple, ce pouvoir : et les chefs des peuples sont trop vils, trop intéressés, trop occupés à s'assurer leur propre pouvoir si mal acquis, pour prêter aux plaintes des pauvres et des opprimés. Ils ont trop de ces demandes de justice à écouter chez eux, pour pouvoir appeler l'attention et le courage de leurs peuples au redressement des injures étrangères.

Mais tout n'est pas perdu, tout n'est pas corrompu. L'amour de la justice, étant le plus noble attribut de l'homme, est aussi celui qui cesse le dernier à habiter son cœur. Cet amour est encore bien ardent dans l'âme des multitudes. J'ai dit qu'il n'y a plus de chevalerie en Europe. J'ai colonnié les peuples; mais non les princes. Le courage héroïque de la chevalerie, qui, selon moi, est une détestation humaine du mal et une volonté ferme de le corriger, ce courage ne peut jamais s'éteindre dans le cœur vraiment catholique. Ce courage reste encore dans la brave bourgeoisie de l'Europe. Parmi les nobles, il se trouve un Montalembert et plusieurs autres illustres descendants. Pour l'Irlande, elle ne reculera point. Je me souviens bien du grand Enthousiasme qui anima la jeunesse (et moi, j'en faisais partie), quand elle entendit le récit des efforts des courageux Polonais, combattant les forces accablantes de la Russie, en 1830 et 1831. Si l'Irlande eût alors été une puissance indépendante, et si elle eût eu des moyens d'équipements, elle aurait pu fournir, et elle aurait trouvé cinq cent mille jeunes gens, tous brûlant d'obtenir leur liberté pour combattre le cruel destructeur de la Pologne.

C'est une des qualités du courage vraiment catholique (et je me sers de ce mot, non dans son sens religieux, mais dans son sens purement humain); c'est une de ses qualités de s'emporter contre le mal avec une indignation purement humaine, partout où se trouve ce mal et quel qu'en soit l'auteur, et d'être toujours prêt à tout faire pour y remédier. Nous savons que tout ceci est forte ment entretenu par notre religion; et ce sentiment, quelle force n'a-t-il pas, quand l'injure est faite à quelque membre de la chrétienté? Nous sommes tous blessés, si le membre le moins remarquable de la chrétienté est blessé. Aussi, quel catholique n'a pas entendu avec peine et indignation le récit des atrocités commises contre nos frères du Liban durant l'été dernier? Cependant des millions de catholiques de l'Europe ont été sans puissance pour venger de semblables cruautés. Et pourquoi? Parce qu'ils ont contracté la malheureuse habitude d'attendre le signal de rois lents et sans vigueur. Rois intéressés! Rois agitateurs! Et s'ils n'ont pas même la force? Les pauvres religieux de la Pologne seront-elles donc alors sans vengeurs? De pareilles atrocités devront-elles continuer? Non! Que le père des fidèles se place encore une fois sur la brèche pour arrêter ce torrent de tyrannie, de cruauté et d'injustice. Qu'il le dénonce encore une fois. Que son éloquente dénonciation se répète à tous les autels de la chrétienté. Que les prières des fidèles réunies montent vers Dieu, pour que le genre humain soit rempli du sentiment de la justice et de la haine de l'injustice, jusqu'à ce que les peuples soient bien convaincus de ce qui, à travers le monde, leur est dû, à eux et à la pauvre humanité souffrante, et spécialement à leurs frères en religion. Avant tout, que les catholiques n'essaient jamais de persécuter les autres pour cause de croyances. Lorsqu'il seront ainsi réveillés et animés, laissons librement le résultat à Dieu et à eux-mêmes. Ils seront forts pour la vérité. Ils seront invincibles pour le droit. Leurs forces, tirées du saint amour de la justice, surmonteront tous les obstacles. Par là, des chefs sans vigueur seront forcés d'agir avec énergie; car c'est la foi qui fait le héros. Par là, des tyrans qui maintenant oppriment le monde, seront ou retenus dans les limites de la justice et de la modération ou écrasés comme ils méritent d'être écrasés. Au nom de la justice donc, que les forces de la chrétienté, encore une fois au moins, soient relevées et dirigées dans le droit chemin pour obtenir la répression d'abus aussi monstrueux! Ce sera là une nouveauté pour ces peuples, du moins depuis les victoires de Sobieski à Vienne et de Jean d'Autriche à Lépante. S'il y a seulement un déploiement de volonté, ce sera suffisant, sans effusion de sang. Justice pour les pauvres chrétiens du Liban! Justice pour ces pauvres religieux de la Pologne, religieuses que l'on torture, que l'on outrage! Puisse-t-on vivre assez pour la voir exécutée, cette justice!

UNE VOIX DE L'OUEST.

Norristown, 15 déc., 1845.

La lecture de cette écrit ne pourra pas manquer d'exercer l'indignation contre le persécuter des catholiques, contre l'autocrate des Russies; elle fera voir aussi la constance et la fermeté au moment du danger; elle fera

voir l'apathie, l'insouciance (dirai-je la lâcheté?), du moins la coupable indifférence des monarches actuels de l'Europe. Un roi de France, tel que Louis-Philippe, a-t-il donc oublié qu'autrefois un de ses aïeux se nomma Louis IX? Une reine d'Angleterre a-t-elle oublié que le trône qu'elle occupe aujourd'hui fut autrefois celui d'un Richard Cœur-de-Lion? La France ne se rappelle-t-elle pas qu'autrefois elle volait au secours de ses frères, qu'elle se montrait digne de son titre de fille aînée de l'Eglise? Une Espagne peut-elle avoir perdu le souvenir des maux qu'elle souffrit sous les Maures? peut-elle oublier qu'elle a toujours été, qu'elle est encore le Royaume catholique? Non, tous ces rois, tous ces peuples se glorifient tous les jours d'avoir eu, les premiers de braves chevaliers pour aïeux, les seconds d'illustres croisés pour ancêtres. Mais l'intérêt pécuniaire, l'intérêt d'un jour, l'emporte chez eux sur les sentiments de l'honneur et du devoir. Vaut bien mieux s'entre-déchirer pour un petit coin de terre que d'aller secourir ses frères opprimés, que de prévenir, par le châtiement du tyran, l'esclavage, l'oppression dont est menacée la partie la plus civilisée de l'Europe. Vaut bien mieux détrôner ses propres souverains, massacrer le clergé, bannir la noblesse, ruiner des milliers de familles, et puis revenir, après avoir mis toute l'Europe en feu, se placer sous l'empire de celui qui pourtant ne vaut pas mieux que la victime des vengeances populaires. Mais à quoi bon s'emporter? les rois et les peuples de l'Europe n'entendront pas ma voix, et quand même ils l'entendraient, ils iraient toujours marchant dans la même route, sans s'occuper des clameurs d'obscurs individus? Ainsi, je m'arrête; mon travail ne sera pas sans utilité; en faisant connaître les malheurs des Polonais et des Libanais, il fera comprendre la conduite des tyrans et la conduite de ceux qui pourraient abattre les tyrans!! H. L. L.

S..... Québec, 1846.

Canadien.

—Nous reproduisons ici des remarques extraites par M. Delpuech, curé du diocèse de Chartres, dans le livre *Du Prêtre, de la femme et de la famille*, par M. Michelet. On verra par cet esquisse, si les évêques de la France, ont bien sujet d'être effrayés, lorsque l'Etat exige que l'instruction de la jeunesse soit sous le contrôle d'hommes aussi impies que les professeurs de l'Université.

Du dernier livre de M. Michelet.— Je regrette de ne pouvoir suivre pas à pas M. Michelet dans la route historique qu'il parcourt. Plus d'une erreur grossirait mes observations, surprise au passage; mais mes occupations me forcent d'être court. Je ne puis néanmoins passer outre sans dire un mot du portrait qu'on fait au monde du clergé catholique. Une remarque d'abord: M. Michelet, qui se contredit lui-même, prouve le plus grand des miracles, savoir le crime engendrant la vertu. « La femme, dit-il, est entre les mains du prêtre. Le prêtre la dirige et la dirigée contracte la nature du directeur. Le directeur étant un monstre, la dirigée doit-elle être autre chose? On le dirait d'après le principe émis; mais la femme est encore l'être qui s'est le mieux conservé et le plus près de la nature. (P. 19). Cela posé, reprenons notre sujet.

Qu'est-ce qu'un prêtre au 19^e siècle? Le voici, d'après M. Michelet: c'est un homme de basse naissance, issu de race de paysans (p. 206); un homme vulgaire, ignorant, ambitieux, patient dans ses ruses, habitué à ruser, à louver (p. 206, 207, 264, 266, 326); un homme d'un furieux orgueil, d'un orgueil excessif, en qui l'orgueil fait le fond même de l'être (277, 268, 269); un homme sec et dur, peu sympathique et pauvre de cœur (XI, XII, XVII); un homme, tyran barbare de la pauvre religieuse, dont le couvent n'est, du reste, qu'une maison de force ou de fous (p. 22); un homme ennemi de tout progrès, de la révolution, de l'esprit moderne, de la liberté et de l'avenir (XVIII, XV); un homme à mine basse et que vous prenez dans la rue, pour le magister du village (212); un homme qui passe d'un extrême à l'autre, incapable de tenir dans ses sentiments un juste milieu (331); un homme inquiet, dangereux et violent (25); un homme sans mœurs, de sang et de chair, dévoré de la concupiscence et entre les mains duquel la femme est peu en sûreté sous plus d'un rapport (24, 227, 271); un homme ruiné de corps et d'âme par d'immenses écrits avant d'entrer dans sa carrière de prêtre (216); un homme pre-que sans foi, sans religion, impie, fort de tout, faible en Dieu, seulement (18, 30, 218); un homme enfin qui n'est pas un homme et qui a perdu sa place dans la nature, où peut-être il rentrera un jour (27). Tel est, au 19^e siècle, c'est-à-dire aujourd'hui, le prêtre catholique. Tel est l'abîme où le clergé, roulant, depuis trois cents ans, de précipice en précipice, est enfin venu s'engloutir. Quelle horrible peinture et quel affreux revirement! Et c'est après avoir tracé d'une main ferme et sûre cet épouvantable tableau, que M. Michelet s'écrie que son livre est un livre de foi, vraie et sincère, (p. XXXVI). Non, cela n'est pas. M. Michelet se trompe, il n'y a là ni foi ni sincérité.

Il n'y a pas de foi, car la foi nous apprend que la religion de J.-C. vivra jusqu'à la fin des siècles, et l'on nous dit qu'elle a déjà disparu. Il n'y a pas de foi, car la foi nous apprend que l'Eglise de J.-C. est indestructible et sainte, et l'on nous dit que l'abomination remplit le sanctuaire et que l'Eglise n'est plus. Il n'y a pas de foi, car la foi nous apprend que le sacerdoce est digne de nos respects, et on le foule aux pieds. Il n'y a pas de foi enfin, parce que la foi nous apprend que l'Eglise est un corps auguste, dont le chef et les membres tiennent leurs droits divins de Dieu même, non pas d'un autre, et l'on nous dit que le pape n'est plus à Rome, que c'est la France qui

est pape depuis des siècles, et que l'autorité est là sous une forme ou sous une autre (335).

Il n'y a pas de sincérité. Elle manque ici comme la foi. "Ce n'est pas les prêtres que j'attaque", dites-vous (333). Et qui donc ?—"Ce livre n'est pas contre eux (333)." Et contre qui ?—"Je m'intéresse à leur sort (334)." Pourquoi donc en faites-vous des êtres qui soulèvent le cœur ?—"Je ne leur impute rien (334)." Et quel est donc le but de votre ouvrage ?—"Jamais l'humiliation de l'Eglise ne m'a trouvé insensible (336)." Est-ce donc pour l'exalter que vous déchirez la robe du prêtre ?—"Je me suis senti un cœur immense pour tous ces infortunés (337)." Ah ! votre pitié pour notre infortune nous touche et nous attendrit ; recevez nos remerciements. Mais pourquoi donc nous prodiguez-vous le fiel et la satire ? Ami compatissant, "vous nous avez suivis dans la vie misérable où nous traîne une autorité hypocrite (336)." J'ai dit ailleurs, dans une autre occasion, que ces évêques qu'on appelle des tyrans et des cadres de fer (16) avaient l'attachement, l'amour et l'affection de leur clergé, qui en a donné des preuves, et je le répète ici. C'est avec douleur que nous voyons les vieux jours de nos vénérables pères attristés par les écrits qui poursuivent leurs enfans bien-aimés, et, quand vous avez jeté à l'illustre prélat (Mgr. l'évêque de Chartres), dont vous avez taxé la lettre de *ibelle furieux*, des expressions qui ne sauraient l'atteindre ni lui ravir notre amour, nous avons dit que les cheveux blancs d'un ancien du sanctuaire, aussi pieux qu'éloquent écrivain, méritaient plus de respect et de retenue de la part d'un auteur qui fait appel à l'avenir pour le bonheur du prêtre (27). Encore un mot, s'il vous plaît, et c'est fini.

Les grands hommes et les grands politiques ont toujours vénéral le sacerdoce, et ils avaient raison. M. Thiers, dans son rapport sur l'enseignement, proclamait qu'il doit en être ainsi. La religion seule offre à l'univers des garanties de stabilité, d'ordre, de bonheur et d'harmonie. Sous l'action de la religion de Jésus-Christ, tout fleurit, tout prospère. Privez le monde de son influence protectrice et divine, les nations tourmentées chancelent sur leurs fondemens, les peuples, frappés de vertige, marchent à tâtons dans les ténèbres épaisses des erreurs humaines, se déchirent les entrailles de leurs propres mains, et finissent par s'engloutir dans les convulsions terribles de l'athéisme et de l'anarchie. Mais, me dira-t-on, qu'y a-t-il de commun entre le sacerdoce et la religion ?—Il y a de commun que l'avilissement et le mépris du sacerdoce entraîne l'avilissement, le mépris et la ruine de la religion. Le prêtre ne vit que pour la religion, et la religion ne vit que par le prêtre, ainsi Dieu l'a voulu. On ne peut frapper l'un sans atteindre l'autre : les persécuteurs le savaient bien. Vous êtes la lumière du monde, disait le Sauveur aux hommes obscurs qu'il s'était choisis pour apôtres : *Vos astis lux mundi* (Math., V., 14), et je soutiens qu'on ne peut fouler aux pieds le sacerdoce chrétien, la lumière du monde, sans que le monde soit plongé dans les ténèbres de l'irreligion, marche à l'aventure sur le bord du précipice et tombe enfin dans l'abîme. Je parle l'histoire à la main, et il suffirait de l'ouvrir pour se convaincre qu'il n'y a qu'un pas du mépris au malheur de tous, des familles et des empires.

DELPUECH, curé au diocèse de Chartres.

BULLETIN.

Toujours le Witness.—Bazar.—Rapport du synode de New-York et New-Jersey.

Le Docteur continue en disant : "que le papisme a échangé pour les œuvres de pénitence, et pour de l'or, le salut que Dieu accorde exempt de toute œuvre pénible." Pour les œuvres de pénitence, nous avons déjà dit qu'elles sont nécessaires avec la foi à la justification du pécheur ; que la grande partie des protestants rejettent le salut de l'homme, par la foi seule : doctrine qui donne entrée à tous les crimes ; que le docteur lise les derniers versets du 2e chapitre de l'épître de St. Jacques, il y verra une terrible condamnation de cette doctrine abominable. Quand il dit que le Pape a échangé pour de l'or : c'est une calomnie ordinaire au protestantisme, qui ne mérite pas de réponse. Le docteur continue : "Ouvrir à tout le monde, par Jésus-Christ, sans aucun médiateur humain et sans ce pouvoir qui s'appelle lui-même l'Eglise, un accès large, libre pour arriver au don de Dieu, la *vie éternelle*, tel fut le christianisme, telle fut la Réforme." Que la Réforme ait ouvert une voie large, un chemin aisé pour aller en carrosse en paradis, c'est ce que nous savons, puisqu'elle a aboli le carême, le jeûne, la confession, etc., mais aussi, le Réforme n'appartient pas au christianisme. Car la doctrine du christianisme dit : "Entrez par la porte étroite, car la porte large et spacieuse conduit à la damnation, et il y en a beaucoup qui entrent dans cette voie, (St. Math. cap. 7, v. 13)." Ainsi, M. le docteur, craignez d'entrer dans la voie large, car Jésus-Christ vous dit, que vous périrez. Son autorité vaut bien celle de Luther et *id genus*. Le docteur compare le papisme ou le catholicisme, ce qui est la même chose au yeux de la Réforme, à un mur que l'ouvrage des temps a élevé entre Dieu et les hommes, et qu'on ne peut franchir que par le moyen des souffrances ou en payant bien cher ; que c'est la Réforme qui a détruit ce mur, qui a rendu Jésus-Christ à l'homme, et lui a fourni, un accès facile à son créateur. On voit bien que le docteur se fait

du chemin du ciel telle idée qu'il lui plaît : il ressemble à ces personnes endormies qui ne rêvent que richesses et plaisirs, et qui se trouvent les mains vides à leur réveil : qu'il se désabuse, le pauvre homme, le chemin qui conduit à la *vie éternelle*, n'est pas une théorie inventée à plaisir, mais c'est une voie étroite, et dans laquelle il n'entre qu'un petit nombre (St. Math. cap. 7). C'est pourquoi J.-C. préconise les larmes, les souffrances, l'humilité, la pauvreté, le mépris des biens et des honneurs de la terre, donne sa malédiction à l'orgueil, aux plaisirs insensés des mordains, à l'abus des richesses, et à tous ceux qui ont ici-bas leurs satisfactions. Messieurs les réformés qui défestent si fort les œuvres de la pénitence ne goutent guère ce langage qui n'est pas celui de la prétendue Réforme : ainsi le papisme, ou le christianisme, bien loin de nous éloigner de J.-C. comme on nous en accuse, nous donne par les œuvres de pénitence, accès auprès de notre Sauveur auquel nous devons être conformes, au lieu que le protestantisme avec sa foi seule, éloigne les hommes de Dieu à cause de la haine qu'il leur inspire pour les bonnes œuvres. Le docteur après avoir détaillé l'état de l'Eglise du moyen âge, c'est-à-dire, depuis J.-C. jusqu'à la Réforme, après avoir parlé de l'état où se trouvait les études théologiques, des différentes opinions dans les écoles de ce tems, après avoir fait connaître le contraste qui se trouvait entre l'instruction religieuse, et la conduite des prêtres et des moines, nous transporte à l'époque de la Réforme. Tout ce détail, dit-il, peut faire connaître que la religion avait besoin de réforme, et la science d'un changement entier.

"Le peuple chrétien, dit-il, et sous ce nom, sont comprises presque toutes les nations de l'Europe, ne recherchait plus le Dieu saint et vivant pour en obtenir le don libre de la vie éternelle. Ainsi, il recourait aux inventions de la superstition, capables d'épouvanter et d'alarmer l'imagination. Le ciel était peuplé de saints et de médiateurs dont l'office était de solliciter la miséricorde divine. Par tout, vous voyez des œuvres de piété, de mortification, de pénitence, et autres observances qu'on tâchait de se procurer." (Chose épouvantable pour l'œil d'un réformé). Au reste, vous pouvez en croire le Dr., car c'est, dit-il, Myconius qui avait été moine, (et qui apostasia ensuite) lequel fut un des compagnons de Luther, qui rapporte ces choses. On voit par ce récit que c'était alors l'usage, comme à présent, d'exposer à la vénération des fidèles, des objets de piété tels que croix, reliques, tableaux, statues, auxquels on rendait un culte relatif, comme on le fait aujourd'hui ; il faut que le docteur croie les catholiques bien stupides pour s'imaginer qu'ils adorent ces objets de piété, qu'il traite de superstition. Il nous parle d'abord de l'intercession de la Vierge Marie, comme la Diane des payens, de celle des Saints dont le Pape augmente le nombre continuellement : "il fallait, non-seulement accomplir ce que Dieu a ordonné dans ses commandemens, mais encore pratiquer certain nombre d'exercices de piété inventés par les moines et les prêtres, qui en retiraient de grandes sommes d'argent. Tels étaient, des *Ave Maria*, des prières à Ste. Ursule, à Ste. Brigitte. Il fallait chanter jour et nuit." On voit que le docteur parle de l'usage de chanter l'office divin. On enjoignait aux fidèles des pèlerinages établis dans les forêts, sur les montagnes, et dans les vallées. Le peuple portait aux couvents et chez les prêtres de l'argent, ou tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, comme des canards, des œufs, de la cire, du beurre, du fromage, et on chantait, on sonnait les cloches, l'encens remplissait le sanctuaire, et on offrait le sacrifice : on dressait des tables, les verres passaient à la ronde, et ces pieuses orgies se terminaient par les messes. Depuis longtemps, les évêques ne paraissaient plus en chaire ; mais ils consacraient des prêtres, des moines, bénissaient des églises, des chapelles, des images, des livres, des cimetières, et tout cela, leur rapportait un large revenu. Des os de jambes, de bras, de pieds, étaient conservés dans des boîtes d'or ou d'argent. On les faisait baiser aux fidèles et on en retirait de l'argent. Tout le monde proclamait que le Pape tenait la place de Dieu sur la terre, et qu'en conséquence, il ne pouvait errer.

"A l'Eglise de tous les Saints, à Wittemberg, on montrait un petit morceau de l'arche de Noé, un peu de suie de la fournaise des trois enfans, un morceau de la crèche de l'Enfant-Jésus, quelques poils de la barbe de St. Christophe, et dix-neuf mille autres reliques plus ou moins précieuses. A Schallhouse on montrait un soufflet de St. Joseph que Nicodème avait reçu dans son gant. Dans le Wurtemberg, un vendeur d'indulgences portait sur sa tête une plume qu'il disait être arrachée à l'une des ailes de l'archange St. Michel. On affirmait les reliques pour les porter de côté et d'autre (comme font les protestans de leurs bibles et de leurs tracts). Enfin, dit notre auteur, le royaume de Dieu était disparu de dessus la terre, qui était changée en marché d'abomination." Il est bien certain que dans tout ce que

nous venons de rapporter, il y a la moitié de calomnies inventées à plaisir. S'il y a eu des abus et de la simonie, ce n'a été que dans quelques endroits particuliers ; et l'Eglise Romaine, tant calomniée par les protestans, a toujours sévi avec rigueur, contre les coupables, et ce Grégoire VII, que l'on déteste si fort, s'est montré l'ennemi le plus acharné contre la simonie et l'incontinence des clercs ; il a été, comme dit le docteur, un contre-poison pour l'ambition et la tyrannie des rois de son tems. Il est digne de remarque, que les grands progrès de la réforme sont dus à la corruption de ceux qui l'ont embrassée et favorisée. Ce sont des prêtres apostats, des moines défringués, des religieuses séduites, des princes débauchés, et tout ce qu'il y avait de corrompu dans le catholicisme, qui ont suivi les étendards de Luther, et l'Eglise romaine s'est vue débarrassée d'une foule d'hommes corrompus qui faisaient le déshonneur de la religion. On a bonne grâce ensuite à reprocher les désordres du papisme, lorsqu'on a une origine aussi méprisable.

Le docteur se moque des indulgences, parce qu'il ne les connaît pas, ou ne veut pas les connaître, parce que le père de la réforme, Luther, a commencé son apostasie par le dépit de n'être pas employé ainsi que ceux de son ordre, à publier les indulgences accordées par Léon X. Si les fidèles ont recouru aux indulgences, c'est qu'ils connaissent par les instructions de leurs premiers pasteurs, qu'elles leur sont profitables pour le salut ; dès lors qu'ils accomplissent fidèlement les conditions auxquelles elles sont accordées, jamais on ne demande de l'argent : Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement, a dit le divin maître ; et c'est la maxime que l'on suit dans l'Eglise catholique. Comme le docteur est plaisant, lorsqu'il parle des reliques qui sont vénérées chez les catholiques. Que dans des tems d'ignorance, on ait abusé de cette pratique de dévotion, ce n'est pas étonnant ; mais ce qui est surprenant, c'est que le docteur attribue cette ignorance à toute l'Eglise catholique. Les catholiques seraient-ils bien vus, s'ils attribuaient au corps de l'Eglise protestante, toutes les rêveries et absurdités que vont chercher, dans la bible, une foule de têtes échauffées et ignorantes ? Les protestans n'ont-ils pas aussi leurs reliques ? Quel est celui ou celle qui ne conserve point avec grand soin quelque meuble, tableau, instrument, habit, qu'il tient de son père, de sa mère ou de ses aïeux ; et si ces choses ont appartenu à des personnes illustres, elles deviennent bien plus précieuses ? et l'on refuserait aux catholiques de respecter, de vénérer, et non d'adorer, quelque partie de ce qui aurait appartenu à ces héros du christianisme, qui se sont distingués par leurs grandes vertus. On voit souvent les maisons remplies de statues, d'images, de peintures obscènes, représentant souvent les hommes les plus infâmes. Et messieurs les protestans se scandaliseront lorsque, dans une maison catholique, ils verront une image, un tableau de la Vierge, d'un saint même, le crucifiement de l'auteur de notre salut ; alors, on les entendra crier au papisme, à l'idolâtrie. Mais on sait à quoi s'en tenir sur toutes ces ridiculités, qui ne sont bonnes qu'à faire honte à ceux qui les rapportent. « Un esprit de profanation régnait, continue-t-il, dans toute l'Eglise tellement que les jours les plus saints étaient les plus profanés par des bouffonneries, des indécences qui tenaient du paganisme. Le jour de Pâques, où l'on voyait éclater la joie publique, les prédicateurs s'exerçaient à faire rire le peuple : l'un imitait le cri du coucou, un autre le sifflement d'un oie, celui-ci traînait à l'autel un laïc habillé en moine, celui-là débitait des indécences les plus grossières, entr'autres, que St. Pierre avait fraudé son hôte, en refusant de payer son compte. » Que dites-vous, lecteurs, à toutes ces absurdités ? il faut que le docteur ait été chercher toutes ces histoires dans les halles et les carrefours : quand il y aurait quelque chose de vrai ; le docteur a-t-il bonne grâce de venir ressusciter et jeter toutes ces ridiculités au nez des catholiques ? Quelles absurdités, quelles obscénités, quelles injures n'ont pas débitées, dans leurs chaires et dans leurs écrits, les auteurs de la réforme ? quelles inepties et quelles extravagances ne débitent pas dans leurs assemblées tous ces prédicateurs de différentes sectes protestantes, qui ne s'entendent pas entr'elles, mais qui s'accordent sur un seul point, celui de calomnier les catholiques ? Qu'ils considèrent l'origine de leur réforme, les conséquences funestes qui en découlent tous les jours pour la honte de ceux qui l'ont embrassée, et alors, s'il leur reste des sentimens d'honneurs, ils garderont le silence.

—D'après une communication publiée dans la *Revue Canadienne* et par une lettre que nous lisons à l'instant, nous apprenons avec plaisir que, sur l'invitation de M. le Curé de Berthier, les dames et demoiselles de ce village

ont fait, au commencement de ce mois, un Bazar pour le soutien des pauvres de cette localité. La recette, au montant de plus de £25, a été suffisante pour subvenir aux besoins les plus pressants de la saison. C'était assurément commencer l'année sous d'heureux auspices ; et si toutes les paroisses du pays faisaient à leurs pauvres des étrennes aussi profitables, nous verrions bientôt la prospérité et le bonheur suivre de plus près les paroles, pourtant si flatteuses, que l'on se répète au commencement de janvier. Cet exemple, suivant la suggestion du correspondant, devrait donc être suivi dans toutes les sections de la province où la classe des journaliers, quand elle manque d'ouvrage, manque aussi du plus strict nécessaire.

—Nous n'avons pas encore reçu nos journaux d'Europe, de sorte que nous sommes dans une grande disette de nouvelles politiques et religieuses. Nous les attendons prochainement ; nous avons lieu de croire qu'ils seront gros de nouvelles, sinon agréables, du moins importantes, surtout pour ce qui regarde l'état politique de l'Angleterre, la guerre d'Afrique, la question de l'Orégon avec les Etats-Unis qui paraissent toujours incliner pour la guerre, si l'Angleterre ne se désiste pas de ses prétentions. Une autre question, qui doit intéresser la religion encore plus que la politique, est la conduite du Czar à l'égard du mariage de sa fille, la grande-duchesse d'Olga, avec l'archiduc d'Autriche. Un journal d'Halifax, *The Cross*, rapporte comme nouvelle confidentielle, que le Pape avait reçu application pour donner sa sanction à ce mariage, et que Sa Sainteté n'y donnera son approbation, qu'à la condition expresse que l'autocrate traitera ses sujets polonais avec plus d'humanité, et leur assurera le libre exercice de leur religion.

—Le *New-York Observer*, en date du 22 novembre dernier, donne le rapport du synode de New-York et New-Jersey, signé par W. B. Louis..... présentant un aperçu de l'état de la religion presbytérienne dans les bornes de la juridiction du synode. Cet exposé, extrait des rapports faits par les presbytériens, démontre « le fait malheureux, qu'il y a suspension des influences spéciales de l'Esprit-Saint dans la conversion des pécheurs : que bien peu d'églises dans leurs juridictions ont éprouvé un renouvellement de religion :—que les remplacements dans ces églises égalaient rarement le nombre des personnes décédées, ou renvoyées et que dans certains cas, ils étaient en dessous. »—Les pères du synode trouvent des raisons suffisantes, dans la condition des églises qui expliquent pourquoi l'œuvre de la conversion procède avec tant de lenteur parmi eux, (les Presbytériens) et ils voudraient fixer l'attention des églises sur quelques-unes de ces raisons.

La première raison qu'ils donnent est vraiment digne d'attention. Elle peut être d'une grande utilité dans les polémiques de religion, hors des limites du synode de New-York et du New-Jersey.

Premièrement, ils donneraient à connaître que les manières violentes, en fait de controverse, ont été rarement efficaces.

La ligue de Louisville, aurait fourni aux pères du synode une excellente explication de cette raison. L'esprit de controverse leurs a fait oublier, que l'Eglise Presbytérienne est la seule hors laquelle il n'y a pas ordinairement possibilité de salut, et à se joindre dans la ligue, aux champions du méthodisme, de l'immersion, à prêcher, « le salut commun » sans dépendance de l'ordination presbytérienne, de la confession de foi, des synodes et des assemblées. On peut donc maintenant inférer de là que l'Eglise presbytérienne ne possède plus d'avantage le monopole du Saint-Esprit, et que la conversion, dans cette église, ne devient plus nécessaire, mais au contraire, si quelqu'un se trouve agité par des opinions qui appartiennent légitimement au Calvinisme, au Méthodisme ou au Baptisme, il peut, quand il lui plaira, embrasser notre salut commun. — Mais comme il y a impossibilité, dans les choses humaines, qu'un même homme, soit tout à la fois, Presbytérien, Méthodiste et Baptiste, s'il y a un « salut commun » parmi les membres de ces trois dénominations, il est clair que les doctrines distinctives de ces trois églises ne sont d'aucune importance, et que l'on peut embrasser « le salut commun » sans être ni presbytérien, ni méthodiste, ni baptiste, pourvu que la foi religieuse reconnaisse les doctrines qu'approuvent ces trois églises. C'est pourquoi il y a salut hors de ces trois églises, et par conséquent, point de nécessité d'être converti, ni de devenir membres de l'une d'elles.

De plus, comme la foi commune, qui renferme les points sur lesquels ces

trois églises en question sont d'accord entr'elles, ne fait pas connaître s'il y a nécessité d'embrasser le culte de quelque église particulière, ou assemblée, d'entendre les sermons sur les doctrines de ces églises particulières : comme cette foi n'est représentée par aucune église particulière, qu'elle n'est point prêchée dans une chaire particulière, qu'elle n'a point de rituel à elle ou propre, qu'elle ne possède ni autel, ni culte public ; celui qui la choisit peut être sauvé et n'a que faire de s'embarrasser lui-même, d'aller à l'église, d'écouter le sermon, d'entretenir les ministres ; mais il peut continuer joyeusement et à son aise son chemin pour le ciel, avec sa Bible sous son bras. Cette situation des affaires présente une défaite entière pour le renouvellement et les conversions dans ces églises. L'Esprit Saint n'a plus besoin d'aider ces églises de ses bénignes influences ; d'où vient la suspension visible dans l'Église presbytérienne introduite, par des controverses sans fruit et sans efficacité.

En outre, il faut considérer deux côtés dans une conférence, et ce ne sont pas toujours ceux qui embouchent la trompette avec grand bruit qui doivent s'attendre à chanter victoire, les assaillants brisent souvent leurs lances contre la cuirasse d'un courageux antagoniste. C'est ce qui est arrivé aux Presbytériens : pour la gloire de leurs étendards, ils avient établi ces controverses, dont le résultat leur fut contraire ; au lieu de diriger de leur côté les influences de l'Esprit-Saint pour obtenir des conversions, ceux qu'ils s'attendaient à gagner se tournèrent du côté des catholiques. C'est ce qui est arrivé dans la ligue de Louisville. Tous les champions s'assemblèrent gaiement pour combattre l'Église de Rome ; leurs plumes étaient fraîches, quoique leur armure fut prise dans les arsenaux des vieilles hérésies. Ils embouchèrent donc la trompette avec force, se glorifiant que leur attaque allait être terrible et décisive.

Le public attendait avec anxiété le résultat de cette attaque ; mais bientôt ces terribles champions commencèrent à connaître leur insuffisance ; après avoir fait beaucoup de tapage, ils finirent par ne plus s'entendre ; la conséquence qui en résulta, c'est qu'il n'y eut point de convertis de leur côté et que beaucoup se rangèrent du côté des catholiques : ceux qui ne le sont pas encore, se rangent au nombre des auditeurs, de sorte que l'on est obligé d'établir des espèces de jubés pour leur donner le moyen d'assister aux instructions.

Nous sommes encore redevables à la ligue, en cela qu'elle a beaucoup contribué sans le vouloir, à faire tomber les préjugés contre l'Église catholique ce qui n'est pas peu de chose. Il ne faut pas s'étonner alors si nos adversaires voient diminuer les influences de l'Esprit-Saint dans l'Église presbytérienne ; en sommes-nous la cause ? L'esprit des conférences n'est plus de saison dans le tems où nous sommes. Les controverses dont on s'occupe contre les catholiques, n'ont point pour but d'examiner les principes et la doctrine du catholicisme, mais elles contiennent toujours une foule d'historiettes d'anecdotes, de récits scandaleux, de déclamations indignes, d'appels aux préjugés et à la bigoterie, des aperçus faux sur les personnes et les évènements ; et l'on travaille à qui mieux-mieux à répandre ces impertinences parmi le public qui, à force de les examiner, vient à la fin à connaître tout ce qu'il y a de mensonger, et de calomnieux et il finit par les rejeter avec dédain. — Beaucoup de faits défigurés, altérés, ont été envisagés sous leur vrai point de vue, et les écrivains eux-mêmes ont été forcés de faire aux catholiques les aveux les plus honorables, et qu'on ne peut suspecter de partialité. Nous espérons bientôt que la vérité se fera jour et sortira des bornes où on voulait la tenir captive.

Venons maintenant à la seconde raison que donne le synode pour expliquer la suspension des influences de l'Esprit-Saint, dans les limites de sa juridiction. D'après la remarque des pères, "c'est que l'église aurait fait moins d'efforts et de tentatives, qu'à l'ordinaire, pour appliquer au salut des âmes la prédication de l'Évangile ! Nous répondons que l'Église n'a fait d'efforts et de tentatives, pour appliquer l'Évangile au salut des âmes, que dans les lectures qui se faisaient dans la ligue, et les essais qu'elle entreprenait contre le catholicisme, auxquels l'Esprit-Saint n'accordait pas ses influences. C'est sans doute de cette manière que s'occupèrent les théologiens du synode de New-York New-Jersey ; — par conséquent les âmes ont souffert du besoin qu'elles avaient de la prédication de l'Évangile.

Mais "le synode ne peut souffrir que l'on croie que des vues erronées de dépendance de la part de l'église, aient pu prévaloir sur le pouvoir de l'Esprit-Saint." — "Des vues erronées ont prévalu." C'est que le synode considère deux vues sur ce sujet, comme fausses et injurieuses. La première, "une idée de dépendance qui va jusqu'au fatalisme, qui laisse le pécheur balloté comme un être purement passif, sans avoir la connaissance de sa responsabilité, comme agent libre. Ceci paraît un coup porté aux décrets de la confession de foi, laquelle représente le nombre des élus et des réprouvés préordonnés." — "L'autre vue est celle qui élève l'agence libre à un tel point, que Dieu lui-même n'a point de connaissance certaine du futur, ni de plan fixe, et qu'ainsi, il peut être gouverné dans ses projets, par les actes contingents de sa créature." — "Doctrine qui arrache les poteaux de Sion et brise ses cordes."

Ne soyons pas étonnés que de semblables vues puissent prévaloir parmi les descendants de Calvin qui a établi la Sion presbytérienne sur la prédestination, et les décrets éternels comme étant ses poteaux, et ses cordes." La conversion du pécheur avec les actes d'une vie nouvelle, est supposée être un acte "contingent" ; mais, "est-ce Dieu qui doit être gouverné dans ses desseins par les actes contingents de sa créature ?" La Sion presbytérienne n'est donc rien sous ses décrets ; et tout acte contingent doit être anéanti devant les décrets éternels. Si de semblables vues l'emportent, il n'est pas étonnant si l'on voit, l'Esprit-Saint suspendre ses influences dans l'église presbytérienne.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On écrit de Rochefort, le 18 novembre :

"Une cérémonie, qui semble ne pas avoir eu de précédent, a eu lieu aujourd'hui à l'arsenal de la marine.

"Depuis quelques jours, l'abbé Laroque, aumônier de l'hôtel royal des Invalides, est à Rochefort. Ce tems a été employé à réunir en retraite les 1,100 forçats du bagne et à leur faire des discours, afin de les ramener au bien.

"L'abbé Laroque a vu ses efforts couronnés de succès ; 550 forçats environ semblent se repentir de leurs crimes ; ils se sont confessés et ont demandé à la religion un adoucissement à leur triste position.

"Si, de leur part, ce n'est pas un calcul pour obtenir quelques faveurs, si ce repentir est sincère, ces malheureux pourront y puiser de bons sentimens qui les aideront à rentrer dans le monde en honnêtes gens.

"Cette retraite a pris fin aujourd'hui. Mgr. Donnet, archevêque de Bordeaux, est venu officier à la messe, où ces galériens ont communie et où une partie d'entre eux a été confirmée.

"Le vénérable prêtre a prononcé un discours dans lequel il a témoigné toute la joie qu'il éprouvait de présider à une si bonne œuvre. Il a affirmé que, s'il eût été invité pour ce même jour à quelque pompe princière, il n'eût pas hésité à venir de préférence à Rochefort.

"L'abbé Fillon, aumônier des orphelins de la marine, dirigeait un chœur de forçats, dont les voix vraiment très-disciplinées, chantaient des hymnes et des cantiques.

"Doit-on espérer que les 550 forçats repentans persévéreront à marcher dans la bonne route que vient de leur ouvrir le digne aumônier qui s'est dévoué pour eux ? L'avenir seul pourra résoudre cette question."

Imposteur démasqué. — Une des gloires les plus incontestables de l'Église catholique se trouve dans les vertus que déploient ceux de ses enfans qui, après avoir, pendant quelque tems, refusé d'obéir aux lois de cette mère de l'intelligence, ont enfin ouvert les yeux au vif éclat de la lumière dont elle éclaire le monde. La même auréole de sainteté brille sur les fronts de ceux qui, nés dans une autre Église, ont enfin abjuré leurs erreurs et soumis leur orgueil au joug vivifiant de la religion catholique : et cela n'a rien d'étonnant : les prémices de leur foi doivent avoir nécessairement un reflet de la foi des siècles apostoliques. Il n'en est pas ainsi de ceux qui, sortis de nos rangs, se déclarent nos ennemis.

Ces réflexions, que l'histoire de toutes les hérésies ne pourrait que corroborer, nous sont inspirées par un fait tout récent qui s'est passé en Angleterre.

Un prêtre catholique, issu, disait-il, d'une noble famille, et s'alliant du titre de comte de Saint-Alban, arriva à Londres vers la fin de l'été dernier, et ouvrit un temple nouveau. Il se pose en réformateur du clergé et prétend rétablir le culte catholique sur sa base primitive. Divers bruits avaient circulé sur son compte ; on l'avait vu paré de couleurs violettes ; des cordons étrangers brillaient à sa boutonnière ; on lui prêtait des projets de mariage ; il avait distribué son portrait, dont l'empreinte se trouvait en relief sur un petit médaillon en plâtre ; ce portrait était, disait-il, l'ouvrage de César Albites, célèbre sculpteur de Florence ; enfin on ne savait à quoi se fixer sur son compte, lorsqu'une affiche, distribuée partout, annonça à Londres l'ouverture de sa nouvelle église.

Le clergé fidèle ne put qu'engager les catholiques à se méfier des doctrines d'un homme qui se posait en émule de Ronge, et l'évêque de Londres

en était à regretter d'avoir un moment permis de célébrer les saints mystères à cet homme qui s'était présenté à lui porter d'honorables certificats. Mais la Providence veillait à la conservation de la foi parmi les catholiques de Londres, et elle nous permet de venir aujourd'hui arracher à l'imposte le masque qu'il avait cru attacher bien solidement sur sa face. On savait vaguement qu'il se nommait Mauduit, et il avouait se nommer Mauduit, comte de Saint-Alban. Ce premier nom, rapproché de celui de César Albitès, le sculpteur qui avait fait le fameux portrait, a suffi pour tout découvrir. Un missionnaire apostolique français qui, pour le moment, était à Londres, connaissait une famille Albitès; il sut bientôt que César Albitès était de cette famille et apprit, par cette voie, ce qu'était véritablement Mauduit : et c'est sur la garantie de ce digne ecclésiastique qui, sur l'invitation de l'évêque de Londres, a fait exprès le voyage de Paris et a vu dans les greffes de nos tribunaux les actes originaux, que nous publions ce qui suit :

Mauduit (Alexandre-Etienne), né à Vassy (Calvados) est un prêtre du diocèse de Bayeux, depuis longtemps interdit par son évêque. Il a toujours aimé à s'attribuer des titres imaginaires. Pour avoir dit une fois, à Neuilly, une messe payée pour le repos de l'âme du duc d'Orléans, il croyait pouvoir s'attribuer le titre d'aumônier de ce prince, et, n'osant pas encore prendre un titre nobiliaire, il cherchait à en imposer et à faire des dupes sous le nom de l'abbé Mauduit de Vassy. Sous ce nom, il avait loué un superbe appartement et un jardin, rue Hauteville, 36, à Paris, où il se mit en ménage avec une revendeuse qui avait quitté son mari; c'est là que la justice des tribunaux est venue le prendre pour le punir de ses nombreuses escroqueries.

Un jugement du tribunal correctionnel, du 6 mai, 1843, le condamna à trois ans de prison, et la cour royale, en confirmant cet arrêt le 14 juin, 1843, crut devoir user d'indulgence en réduisant la longueur de la peine.

Sorti de la prison de Poissy le 27 octobre, 1844, cet homme, qui n'a jamais porté le nom de Saint-Alban, tenta d'abord à Paris de nouvelles industries, et, par une manœuvre frauduleuse, se procura le fameux portrait, et nous le retrouvons à Londres se posant en apôtre nouveau. Dans tous les cas, il ne saurait être un apôtre de la vertu, et ses sectateurs n'ont qu'à bien tenir les cordons de leur bourse.

ANGLETERRE.

Curieux actes de juridiction exercés par des évêques anglicans.—On lit dans un journal anglais que l'évêque anglican de Londres a confirmé quarante deux personnes dans l'Eglise anglicane du Havre, et que de là, il s'est rendu à Caen pour faire la même cérémonie. Un autre journal annonce que l'évêque de Gibraltar étant à Rome, (on ne dit pas que ce soit pour faire acte de soumission au Saint-Siège) a également administré la confirmation dans la chapelle anglicane située hors de l'enceinte de Rome, et cela sur l'invitation du ministre anglican de cette chapelle, qui, résidant à Rome, s'est placé lui-même et de son propre mouvement sous la juridiction de l'évêque de Gibraltar.

Ces imitations sacrilèges des sacrements reconnus dans l'Eglise catholique, ne peuvent pas même être justifiées, dans les cas présents, par les principes de l'anglicanisme. Nous supposons que ces révérends soient chrétiens, ce qui est douteux, puisqu'il est douteux pour beaucoup de ministres anglicans, s'ils observent ce qui est essentiel dans la forme et dans la matière pour la validité du baptême, et s'ils ont l'intention de faire ce que fait l'Eglise en baptisant. Nous voulons même supposer un instant que les titres qu'ils prennent ne soient pas de vains mots et aient quelque chose de réel, quoiqu'il ait été démontré bien des fois que leurs prétendues ordinations étaient entachées d'un vice radical. En leur supposant le caractère de l'ordre, et même la juridiction que le schisme et l'hérésie leur auraient fait perdre, s'ils l'avaient jamais eue, ne faut-il pas avouer qu'il y a dans les actes de ces révérends un étrange oubli des notions reçues par toutes les sectes chrétiennes sur la juridiction ?

Il y a à peine un an, le même évêque de Londres déclarait qu'il ne pouvait faire acte de juridiction sur les ministres anglicans résidant en Ecosse, et que toute tentative de ce genre, de sa part, ne pourrait produire que schisme et confusion. Pourrait-il dire maintenant d'où il tient le pouvoir d'exercer sa juridiction au Havre ? Ce n'est sûrement pas des pasteurs catholiques, ce n'est pas du roi de France qui n'a pas la prétention d'être Pape dans son royaume. Serait-ce donc de la reine Victoire ou du parlement Anglais, qui n'ont aucune autorité à exercer sur le territoire de France ? Les révérends de l'anglicanisme seraient fort embarrassés pour répondre à ces questions. Comment s'étonner après cela que les hommes instruits et consciencieux s'éloignent d'une Eglise qui ne sait même pas tenir aux formes extérieures qu'elle avait gardées en s'éloignant du catholicisme, et qui lui donnaient encore quelque apparence de vie ?

PLOGNE.

—Les nouvelles de Pologne, sous le rapport catholique, deviennent chaque jour plus alarmantes. Depuis le retour de l'empereur à St. Petersburg, il est arrivé dans ce malheureux royaume une foule de fonctionnaires et de popes, qui ont pour mission de faciliter l'exécution des projets tyranniques enfantés par l'imagination du czar. Ces derniers se sont déjà mis à l'œuvre ils parcoururent les campagnes, pour convertir les paysans à la religion gréco-russe. Un grand nombre de paroisses ont été supprimées, et les églises données aux Grecs. On exécute avec une extrême rigueur les ukases qui défendent aux curés de s'éloigner du lieu de leur résidence et d'administrer les sacrements aux habitans des localités voisines; qui, en outre, les obli-

gent à soumettre leurs sermons à une censure préalable, et leur interdisent l'emploi de tous les moyens propres à empêcher leurs ouailles d'apostasier. Aux ecclésiastiques qui y contreviennent, on intente un procès criminel, dont l'issue est presque toujours la déportation en Sibérie.

Les missionnaires russes, au contraire, se livrent à toutes sortes de menées pour atteindre leur but. Là où les exhortations et la ruse ne suffisent point, ils recourent à la force et réclament l'assistance des soldats qui poussent les paysans, comme un vil bétail, dans les églises, où, une fois entrés, on les inscrit en masse, et sans les consulter, sur les livres de l'Eglise russe.

Tout individu converti de cette manière est à jamais exclu du sein de l'Eglise catholique, à moins que, pour y rentrer, il ne veuille encourir l'effrayante rigueur des lois. Le gouvernement russe sait que la religion établit des barrières infranchissables entre la Russie et la Pologne, et que, tant que celle-ci sera catholique, il lui sera impossible de déraciner le sentiment national qui anime tous ses enfans. Aussi, pour abattre ces barrières, ne recule-t-il devant aucun moyen, si odieux, si inique et si cruel qu'il soit.

ÉTATS-UNIS.

Un révérend magnétiseur.—Un ministre méthodiste de la Louisiane, le révérend H. H. Shropshire, vient d'être dépouillé de ses fonctions sacrées pour avoir poussé trop loin les expériences du magnétisme animal, sur une jeune ouaille de son église. En prononçant la sentence du tribunal religieux devant lequel ont été faites les plus scandaleuses révélations, l'évêque Soulé a lancé un éloquent anathème contre le magnétisme, qui est devenu une source féconde d'immoralités de toutes sortes.

Les protestans se jugent entr'eux.—Un journal méthodiste de New-York formule ainsi son opinion sur les Presbytériens :

« Quant au calvinisme, nous sommes consciencieusement persuadé qu'il contient les élémens de l'esprit de persécution; et on sait qu'un grand nombre de partisans de cette secte ont été aussi partisans de persécutions, et que, conséquens avec leur système, ils ont mis en pratique leur théorie en devenant eux-mêmes persécuteurs. Le calvinisme ne peut changer; il sera ce qu'il a toujours été, une source de persécution; et la persécution sera toujours son résultat essentiel; l'histoire est là pour le prouver. »

Nous croyons, comme le journal méthodiste, que l'esprit de persécution est dans la nature du calvinisme, et fait partie du *credo* des presbytériens, qui sont les dignes fils de Calvin; mais alors comment se fait-il que tant de journaux méthodistes et autres fassent si souvent cause commune avec les journaux presbytériens, quand il est question d'insulter, d'outrager et de calomnier les catholiques? Est-ce que les dévots et bénins méthodistes croient, eux aussi, que tout est permis contre les catholiques, même la persécution? Nous serions bien aises que l'on voulût répondre catégoriquement à cette question.

Errata.—Dans la page 825, au lieu de *Pairet*, lisez : *Point*.

Même page, au lieu de *cinq*, lisez : *Cruz*.

Page 326, au lieu de *lire*, ne pouvait être justifié par la foi jointe aux œuvres, lisez : *ne pouvait être justifié que par la foi etc.*

A la page 327, au lieu de *routine*, lisez : *tourine*.

A la page 328, au lieu de, où sont les Presbytériens, lisez : *Où en sont etc.*

NOUVELLES POLITIQUES

ESPAGNE.

—A l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'Isabelle, que les courtisans seuls ont célébré, tous les journaux de Madrid offrent leurs hommages à la fille de Ferdinand VII, ceux-ci avec une étonnante exagération de flatterie, ceux-là avec un sentiment vrai de la situation de l'Espagne. Parmi ces derniers, le *Clamor publico* surtout n'hésite point à troubler les joies du palais par un langage énergique.

« Loin, dit-il, de déguiser à S. M., sous des phrases adulatrices, les maux attirés sur l'Espagne par l'intolérance, la persécution et les erreurs de notre malheureuse époque, nous lui dirons que le sang de ses plus fidèles sujets a coulé dans les supplices; qu'une lourde agitation règne en Catalogne, où un soldat téméraire usurpe tous les pouvoirs de l'état; nous rappellerons à S. M. les évènements de Valence, qui vient d'être témoin de catastrophes sanglantes et de violences inouïes; nous lui ferions connaître les emprisonnemens, les bannissemens, les exécutions, les vexations de toute espèce qui ont lieu dans l'Espagne consternée, ainsi que le désordre, la discorde, la licence, les intrigues, les scandales, les honteuses ambitions qui fermentent autour du trône. »

Un exposé fidèle de cette situation effraierait sans doute Isabelle; mais n'est-ce point par la vérité que l'on peut réprimer les abus? N'est-ce point en elle que l'on trouvera les élémens d'une réconciliation efficace et durable? Le *Heraldo* et l'*Espagnol* expriment à ce sujet des vœux bien légitimes. Qu'ils soient conséquens avec eux-mêmes en cherchant à les faire triompher, puisque, suivant l'*Espagnol*, c'est après une réconciliation basée sur la justice, la bonté et la sollicitude, que l'Espagne pourra envisager l'avenir avec un consolant espoir, avec bonheur. Que la famille royale commence elle-même par donner l'exemple.

« Voyez, madame, dit le *Catolico* à Isabelle, voyez vos oncles et vos cousins proscrits! Ah! quand se lèvera le jour où, revenus près de vous, ils vous donneront des marques de l'affection sincère que la religion et la nature leur commandent? Alors sonnera l'heure de la grande réconciliation; des milliers d'Espagnols, amis du trône, jaloux de sa splendeur et de sa gloire, reviendront de l'exil, où ils mangent aujourd'hui un pain amer et ar-

rosé de leurs larmes ; ils embrasseront fraternellement ceux contre lesquels ils ont combattu naguère, et, se pressant tous autour d'un même trône, ils consacreront à le défendre, ainsi que l'ordre, la religion et la vraie liberté, les armes qu'ils employaient à s'exterminer mutuellement. Jour heureux celui où la mère-patrie ouvrira ses bras aux princes et aux sujets espagnols qui gémissent exilés loin d'elle ! Ce jour là, le peuple d'Espagne, comblé de joie, laissera aller son cœur aux plus douces espérances."

Ce vœu si touchant du *Catolico* sera-t-il exaucé ? Y songe-t-on même à Madrid ? Nous voyons bien que le chef politique a fait mettre en liberté les personnes détenues pour des fautes légères ; mais est-ce là le premier symptôme, le premier acte d'une réconciliation nationale ?

RIO-JANEIRO

Mines d'or et d'argent.—Un journal brésilien, l'*Irís*, nous donne les détails suivants sur les mines d'or et de diamans, récemment découvertes dans la province de Bahia.

" Il y a quelques années, des veines d'or furent trouvées, par hasard, dans l'Assura, et bientôt beaucoup de contrebandiers affluèrent dans cette partie déserte de Bahia, située non loin des rives méridionales du San-Francisco, pour y tenter la fortune ; cependant cet or n'était que le signe précurseur des richesses étonnantes qu'on ne tarda pas à y rencontrer. L'industrie minière s'y développa dans tous les sens, et bientôt on découvrit des couches de diamans d'une richesse incalculable ; dans chaque ruisseau, dans chaque colline de ces districts et de la vaste plaine de Sincara, des trésors inestimables en or et pierres précieuses vinrent se présenter spontanément à la main de l'homme. Attirés par cet appât, de nombreux émigrans de la ville et de la province de Bahia, de Minas, même de Rio-Janeiro, s'y transportèrent pour les exploiter. La première once d'or fut trouvée il y a à peine trois ans, et aujourd'hui ces régions, naguère désertes, contiennent déjà une population de plus de quarante mille âmes.

" On aurait de la peine à croire tout ce qui se dit des produits de cette exploitation, si les lettres et les rapports des témoins oculaires ne le confirmaient. Une lettre dit : " L'or est commun et abondant dans tous les ruisseaux, dans le terrain entier ; personne ne s'en occupe, tous courent aux diamans. " Nos lecteurs se formeront une idée plus précise de l'importance de ces richesses, quand ils sauront que, d'après les estimations du commerce anglais, un seul paquebot a emporté dernièrement de Bahia à peu près pour mille contes de réis (2,666,000 fr.) de diamans en Europe, quoique la plus grande partie de ces pierres précieuses viennent d'abord à Rio-Janeiro, où, à cause d'une plus grande abondance de capitaux et parce qu'on y connaît mieux ce genre de commerce, les diamans sont mieux payés."

ÉTATS-UNIS

Une situation terrible.—Les journaux de la Nouvelle-Orléans nous donnent de lamentables détails sur la situation de plusieurs milliers d'émigrés Allemands qui, jetés sur les rives du Mississippi, à la suite de naufrages multipliés de bateaux et steamboats, y sont entassés et y meurent de faim et de froid, la glace qui interrompt la navigation dans ces parages ne leur permettant de pouvoir ni remonter ni descendre. Sur une île, au-dessus de Memphis, il y a un cent de ces malheureux naufragés, et à Cairo on en compte plus de deux mille.

DOM FULGENCE

Jenny fit une petite moue qui n'annonçait rien de favorable pour l'observation du carême. En attendant, elle permit à Dom Fulgence de se faire servir chez lui, faveur qu'il sollicita quand il apprit qu'il y avait presque toujours des étrangers au déjeuner et au dîner.

Les choses ainsi réglées, le jeune ménage continua de mener la vie la plus turbulente, et ne vit le bon Chartreux que quelques moments le matin. La matinée d'une élégante est fort courte à Paris elle se lève tard, donne beaucoup de temps à son *négligé*, s'occupe *essentiellement* de sa parure du soir, disserte savamment avec sa marchande de mode et sa couturière, reçoit de ses marchands et de ses ouvriers des mémoires qu'elle cache bien vite au fond de son secrétaire ; car ce sont de vrais trouble-fêtes, qu'elle réglera quand elle en *aura le temps*. Mais ce temps n'arrive jamais, et de pauvres gens mécontents vont se plaindre au mari qui paie, et gronde sa chère moitié. Celle-ci n'en tient compte, et reçoit agréablement le petit sermon conjugal. De là, des querelles, des refroidissements, des antipathies..... et tout cela parce qu'une femme ne sait pas résister à une fantaisie, et qu'elle ignore que retourner l'argent de celui qui travaille, c'est précipiter quelquefois tout un ménage dans les horreurs de la faim et du désespoir. Dom Fulgence était témoin de ces coupables extravagances : il se taisait, ou ne disait qu'un mot indirect et plein de douceur. Il était si bon, que lors même qu'il gémissait le plus amèrement sur les misères humaines, il conservait une tendre compassion pour ceux mêmes qu'il blâmait. Jenny ne put voir tant de vertu sans en être attendrie, elle s'attacha sincèrement à son beau-frère, et le faisait le confident de ses peines de ménage. Une occasion se présenta bientôt où les consolations de Dom Fulgence lui devinrent plus nécessaires encore. Un catarrhe négligé vint mettre les jours de Jenny en danger. C'était la suite iné-

vitabile d'un hiver où les veilles et les plaisirs s'étaient succédés sans relâche, et le résultat funeste de ces triste nudités qui font gémir la pudeur et gronder la sagesse. Condamnée à *garder sa chambre*, à ne plus parler, à fermer sa porte à tout le monde, la jeune malade mourut bientôt d'ennui, et se demanda en bâillant : " Que vais-je faire ? de la tapisserie ? le beau plaisir ! Ecrire ? à qui ? plus de billets de matin pour la pauvre recluse. Lire ? mais quoi ? Félix me défend les romans, la poésie m'endort. L'histoire ? ah ! l'histoire, mais nous en faisons tous les jours de bien plus amusantes, de bien plus variées que toutes les histoires anciennes. La morale ? qu'en ferais-je ? je sais tout ce qu'il faut en savoir.... Ah ! bon Dieu ! que faire ? seule aujourd'hui, seule encore demain.... Sophie, courez vite dire à Dom Fulgence que je le demande. Un Chartreux ! triste ressource ! cela toutefois vaut mieux que rien."

Le bon père arriva, écouta les doléances de la malade avec tant d'intérêt et de douceur, que la pauvre femme s'écria. " Pourquoi Félix ne peut-il ni m'entendre ni me consoler comme vous ?... Ah ! si vous saviez !... car, voyez-vous, ce secret m'étouffe, il m'échappe malgré moi. Ah ! si vous saviez, si vous saviez....—Et quoi, ma bonne sœur ?—Félix ne m'aime plus. " Et Jenny éclata en sanglots. " Vous vous trompez, ma sœur ; Félix vous aime toujours.—Non, non ; lorsqu'au commencement de mon mariage j'éprouvais la plus légère indisposition, tendre, attentif, il me veillait, me servait lui-même... et aujourd'hui quelle différence ! il ne m'a pas donné une seule soirée depuis que je suis malade.—Vous m'étonnez : Félix aimait tant la vie domestique ! Qui a pu lui faire prendre des habitudes si opposées à celles de toute sa vie ? Serait-ce vous, ma sœur ?—C'est... c'est moi... si l'on veut : pouvais-je rester reléguée ? et une fois à Paris, il a bien fallu vivre comme on vit à Paris.—Ma pauvre sœur, qu'avez-vous fait ? vous pouviez être si heureuse avec un homme aimant, de mœurs parfaites ! Hélas ! pourquoi avoir ambitionné l'ombre du bonheur, quand vous jouissiez de sa réalité ! En conservant ses goûts et ses principes, Félix vous eût toujours aimée, lors même que l'âge ou la souffrance eussent flétri vos traits ; et à présent...—Oh ! à présent je vois que je le gêne, que je le fatigue ; il tremble que ma maladie soit longue, plus, pour lui que pour moi. Et elle sera longue, car mon médecin trouve que mon sang est brûlé, et qu'un total épuisement me menace si je ne suis le régime le plus sévère : plus de café ! de l'eau de poulet, du lait d'ânesse.—Toutes choses excellentes en carême, ma bonne sœur, si vous offrez à Dieu cette abstinence forcée. Vous voyez que le maigre n'est pas nuisible : les médecins mêmes le regardent comme nécessaire à cette époque de l'année où le sang et les humeurs sont en effervescence.—Je voudrais que Félix crût à cette vérité, car il mange à faire peur.—Il était si sobre !—Comment de rester sobre avec le meilleur cuisinier de Paris ! Félix a acquis une réputation gastronome qu'il soutient avec gloire.—Pauvre Félix ! pauvre frère ! qui ! il a pu descendre à des goûts si grossiers, se faire un dieu de son ventre !—L'idole n'est pas noble, et cependant elle nous coûte cher. Mon cuisinier nous ruine.—Il vous ruine, et des malheureux expirent de besoin... C'est horrible, c'est barbare !—Ce serait horrible si on y réfléchissait ; mais qui donc a le temps de réfléchir dans le monde ? Si vous connaissiez le tourbillon qui nous emporte, vous comprendriez que l'étourdissement dans lequel on vit ne laisse que le temps de jouir, et non de penser. Voyez-vous avec quelle rapidité tourne le cercle de dîners, bals, la toilette ? la toilette surtout prend un temps énorme, dont vous n'avez pas d'idée. Oui, dit Dom Fulgence en souriant je ne fais difficilement une idée de ces riens érigés en affaires graves. Au milieu de cette tourmente, comment pouvez-vous voir votre mari ?—Ah ! nous nous rencontrons souvent, et alors, si nous avons quelque chose à nous dire, nous causons dans un coin du salon.—Et vous vous étonnez que votre mari n'ait plus pour vous la sainte et vive affection qu'il vous portait d'abord !...—Mais moi je l'aime toujours, et cependant je vis constamment dans le monde.—Non, ma sœur, non, vous ne l'aimez pas ; car lorsqu'on chérit celui que Dieu nous ordonne d'aimer, on lui sacrifie toutes choses, et vous, ma pauvre enfant, vous avez sacrifié votre mari à des passions vaniteuses qui vous ont à peine donné un moment de joie, et qui vous préparent un long repentir."

Dom Fulgence finissait à peine ces mots que Félix entra brusquement dans la chambre. " Je suis malade, dit-il plus brusquement encore.—Qu'avez-vous ?—Je ne sais, je suis pris à la main d'une douleur intolérable ; elle me brûle, regardez !—Mais votre main est rouge et enflée : c'est la goutte !—Bah ! la goutte à mon âge ! Bon, voilà le docteur ! il arrive bien à propos."

Félix, inquiet, hors de lui, ne s'occupait non plus de sa femme, que si elle n'eût pas été là et malade ; il s'empara du médecin et lui dit : " Qu'est-ce cela, mon cher docteur ?—C'est la goutte.—

Impossible ! personne ne l'a dans ma famille, et à mon âge... — Et à votre âge, monsieur, on a la goutte lorsqu'on a le cuisinier succulent qui est à votre service. Depuis deux ans vous prenez un extrême embonpoint et des couleurs trop vives : cet état de pléthore exige un régime sévère. Commençons par la diète, l'eau et le lait ! — Du lait ! triste nourriture : je ne puis m'astreindre à cela. — A vous permis, monsieur, je ne vous y force point : mais la goutte saura se faire obéir mieux que moi ! — Ah ! maudit prophète de malheur, ne voilà-t-il pas que cette infernale goutte descend dans le genou ! Vite, vite, voyez ce qu'il faut faire. — Permettez-moi d'abord, monsieur, de m'occuper de madame : voilà une quinte qu'il faut arrêter ! — Une quinte ! une quinte ! laissez-la tousser. On ne meurt pas de cela ; mais moi je souffre ! Aie ! aie ! mille coups de lancette : c'est affreux, intolérable. — Passons chez vous, monsieur : vos cris et le spectacle de vos souffrances font beaucoup de mal à madame. — Dites du mal à ses oreilles ; mais son cœur... Si elle pouvait aller ce soir au bal, mes maux ne l'empêcheraient pas. Allons, aidez-moi à me traîner jusqu'à ma chambre." *A continuer.*



BUREAU DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL DE MILICE,
Montréal, 6 janvier 1846.

ORDRE GÉNÉRAL,
SON EXCELLENCE l'Administrateur du Gouvernement ayant été informé que plusieurs Officiers de Milice dont les nominations ont été dûment publiées avant l'assomption de Son Excellence Lord Metcalfe, aux reines du gouvernement, n'ont pas encore reçu leurs commissions, il lui a plu d'ordonner aux Officiers commandant des corps, de fournir immédiatement des listes de tels Officiers dans l'ordre de leur nomination, spécifiant avec toute la précision possible la date de chaque nomination.

Par ordre,

A. GUGY,
Col. et Adjd. Gén.

BUREAU DES PERTES DE 1837-38. BAS-CANADA
Garde-robe de l'Assemblée Législative.

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes souffertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada en 1837-38, et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garde-robe de l'Assemblée Législative, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit : à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,
Sec. Com. sur les Pertes.

A être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publics du Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre. — 30 décembre

A VENDRE,
A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,
LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix : £1 la grosse ; 2 schellings la douzaine.

Livres

A L'USAGE DES
ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,
A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre **A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.**

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3,
6 novembre 1845.

ORNEMENTS D'ÉGLISES.
ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne un assortiment très varié d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EX DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

“ “ “ avec croix sur fond d'argent bruni, (luisant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une gloire or et argent.

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE “ or et argent “

N. B. — Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St. New-York.

ATELIER DE RELIEUR.



CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBL en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de leur venir transporter leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue St. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

— ET —

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI : —

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES. CHAPELEAU & LAMOTHE.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique. — Prix, 5 shellings la douzaine ; 6 deniers en détail. — S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHÉ.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRIS pour l'année, et CINQ PIASTRIS par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, TRÈTRE.